

Michèle & Laurent Pétin
présentent

Mathieu
AMALRIC
Nicole
GARCIA
Karin
VIARD

Marine
VATCH

Gilles
LELLOUCHE
Guillaume
DE TONQUEDEC

André
DUSSOLIER

Gemma
CHAN

Belles Familles

Un film de
JEAN-PAUL RAPPENEAU



ARP présente «BELLES FAMILLES» avec MATHIEU AMALRIC, MARINE VATCH, GILLES LELLOUCHE, NICOLE GARCIA, KARIN VIARD, GUILLAUME DE TONQUEDEC, ANDRÉ DUSSOLIER, GEMMA CHAN. Scénario RAPPENEAU. Dialogues JEAN-PAUL RAPPENEAU. La production ARP. Philippe Le Guay et Julien Rappeneau. Sur une idée originale de JEAN-PAUL RAPPENEAU et Jacques Fieschi.

Musique MARTIN RAPPENEAU. Montage THIERRY ARBOGAST. Artiste MICHEL REJAS. Jean-Claude Baudouin. Jean-Paul Hurier. Révisé ARNAUD DE MOLÉRON. Scénario CHANTAL PERNECKER. Montage VERONIQUE LONGE. Directeur de production BERNARD BOZINGER. Producteurs MICHELE & LAURENT PETIN. Un film de JEAN-PAUL RAPPENEAU.

Une production ARP. Coproduction avec TFI FILMS PRODUCTION. Avec la participation de CANAL+. OCS, TFI et HDI. Avec le soutien de LA REGION ILE-DE-FRANCE. Avec la participation du CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE L'IMAGE ANIMEE. © 2015 ARP - TFI FILMS PRODUCTION. www.pathemms.ch



TF1

TFI
FILMS PRODUCTION

CANAL+

OCS

HDI

* Ile de France

TF1



Belles Familles

Un film de
JEAN-PAUL RAPPENEAU

Durée : 1h53

14 OCTOBRE

DISTRIBUTION

Pathé Films AG
Neugasse 6, case postale
8031 Zürich 5
Tel : 044 277 70 83
Fax : 044 277 70 89
Jessica.oreiro@pathefilms.ch
www.pathefilms.ch

PRESSE

Jean-Yves Gloor
Route de Chailly 205
1814 La Tour-De-Peilz
jyg@terrasse.ch
Tel : 021 923 60 00

Dossier de presse et photos téléchargeables sur
www.pathefilms.ch

SYNOPSIS

Jérôme Varenne, qui vit à Shanghai, est de passage à Paris. Il apprend que la maison de famille d'Ambray où il a grandi est au cœur d'un conflit local. Il décide de se rendre sur place pour le résoudre. Cette échappée provinciale changera sa vie...



Entretien

Jean-Paul
RAPPENEAU

Cela faisait dix ans que vous n'aviez pas tourné...

Normalement, je mets cinq ans à faire un film, une sorte de plan quinquennal involontaire... Je n'ai jamais un film d'avance, à chaque fois je repars à zéro. Là, j'ai laissé passer deux fois cinq ans depuis « Bon Voyage », parce qu'entre temps il y a un film qui ne s'est pas fait, un film que j'avais longuement écrit et préparé, et qui, faute de financements, a été annulé deux mois avant le tournage.

C'est la première fois que cela m'arrivait. Je traversais donc un moment de déprime. Je comprends que le cinéma a changé, que les films que j'avais aimé faire coûteraient trop cher aujourd'hui, et je me mets à la recherche d'un sujet plus simple.

Je repense à une histoire que j'avais souvent racontée sans aller plus loin que la première partie. L'histoire d'un homme qui partait vers le Midi, avec une jeune femme qui était peut-être sa fiancée, enfin, quelqu'un de nouveau dans sa vie. Ils roulent vers la Côte d'Azur et, sur la route, à mi-chemin, il voit qu'en fait ils ne sont pas loin d'un endroit où il a passé son enfance. Il dit à cette femme : « Mais au fond allons-y, je vais t'emmener voir la maison où j'ai vécu ». Il y allait, il trouvait la maison. Tout avait changé, et dans cette maison, vivait une jeune fille...

Donc, vous aviez déjà un homme, deux femmes, une maison. Qu'est-ce qui manquait ?

En fait, dans les films que j'ai réalisés jusqu'alors, il y avait toujours, au départ, une accroche très forte. Dans « La vie de château », un agent secret se cache dans la cave pour préparer le Débarquement. Dans « Les mariés de l'An Deux », un homme va se marier en Amérique, on découvre qu'il est déjà marié en France. Ça démarrait sur les chapeaux de roue.

Là, après l'expérience triste du film annulé, je me suis dit : « Mais pourquoi convoquer les grandes eaux tout de suite ? Pourquoi ne pas démarrer en douceur ? ». J'ai rencontré Jacques Fieschi, je lui ai parlé de plusieurs idées, et quand je lui ai raconté cette histoire de la maison, il s'est arrêté : « Ah ça, c'est pas mal ». « Ben oui, mais qu'est-ce qui se passe après ? ». « Tu verras, mais déjà c'est pas mal ».

Et cette maison est devenue la vôtre.

Assez vite je me suis dit : « Bon, le moment est venu : arrêtons de tourner autour du pot. Il est temps que je revienne un jour dans la province où je suis né et où j'ai passé dix-huit années, avant de monter à Paris pour faire des études ». Quand j'y retourne aujourd'hui, la maison où j'ai vécu n'existe plus. Il y avait un parc, mais les arbres ont été rasés. A la place, il y a un bloc de béton, un monolithe qu'on dirait tombé du ciel, comme dans un film de Kubrick. Un immeuble ! Pourtant, à côté, rien n'a changé, le vieux quartier est le même. Ça me plaît beaucoup, parce que la maison existe encore, mais uniquement dans ma tête. Elle est comme intouchable. Dans ma mémoire, j'ai tout. Je sais combien de marches il faut monter pour être au premier, la longueur du couloir à droite... C'est ce qui nous a guidés dans nos repérages d'ailleurs. Quand on cherchait la maison, je pouvais dire, sur un décor : « C'est ça ! ».

Il y avait l'idée de rentrer chez vous.

Exactement. C'est une idée qui hante beaucoup de cinéastes. Bertrand Tavernier, dès son premier film, retourne à Lyon, sa ville natale. Arnaud Desplechin est revenu une nouvelle fois à Roubaix, avec « Trois souvenirs de ma jeunesse ». Et Tim Burton dans « Edward aux mains d'argent » revisitait Burbank, la banlieue de Los Angeles où il est né. Il disait : « On peut aller où on veut, on ne quitte jamais l'endroit où on a grandi ». C'est ce que je répétais à mes co-scénaristes, Julien, mon fils, puis Philippe Le Guay, qui nous a rejoints.

Au fond il y a toujours eu des maisons dans mes films. Dans « La vie de château », la maison était devenue un manoir. Et pourquoi j'ai fait « Le Sauvage » ? Parce qu'il y avait une maison en bois avec un ponton, sur une île, où un homme s'était retiré pour vivre seul. Dans « Tout feu tout flamme », j'ai imaginé un ancien casino au bord du lac Léman, ce qui n'existe pas. Cette fois, l'idée était de tourner une sorte d'autobiographie imaginaire puisqu'au fond, dans ce qui est raconté, tout a un lien avec moi mais rien n'a de lien avec ma véritable vie. En fait, si on se met à chercher vraiment, on trouve des correspondances bien sûr, mais aussi des choses arrivées dans d'autres familles, ou liées à d'autres encore...

C'est l'esprit plus que la lettre ?

Oui, c'est un roman familial imaginaire. Mais je voulais que la ville aussi soit imaginaire. C'est pour cela qu'on a tourné dans plusieurs lieux, c'est un mélange. Quand je retourne dans la ville où je suis né, je la reconnais mal, je traverse ces zones commerciales infinies, et je vois sur les collines les tours qui entourent la ville, comme celle où vit Gilles Lellouche dans le film. Il y avait l'idée de montrer la France d'aujourd'hui mêlée à celle d'hier. Une province des années cinquante, dans le grand bain de la mondialisation. Ce garçon qui revient a vécu longtemps ailleurs, en Chine. Il vit avec une brillante jeune Chinoise qui, venue de sa campagne, est sortie major de sa promotion à l'Institut de Technologie de Pékin. Ensuite, elle est allée à Shanghai, elle a rencontré Jérôme. Ensemble, ils ont créé une start-up, et ils viennent en Europe pour signer un accord avec un grand groupe anglais. Tout ça est suggéré dans le film, pas vraiment expliqué, mais tout est vrai. Le monde flotte autour de la petite ville. Les moyens de communication modernes jouent leur rôle. C'est Bertrand Tavernier qui, en voyant le film, a dit : « C'est la première utilisation du portable comme Feydeau l'aurait fait ! ».

En avançant dans l'écriture, je voyais bien que cela n'allait pas partir, comme je l'ai dit tout à l'heure, sur les chapeaux de roue, qu'en fait on allait rentrer progressivement dans des ambiances et que, par couches successives, ces ambiances finiraient par faire sujet. C'est ça qui m'a intéressé, c'était le défi. Ne pas se lancer tout de suite dans une comédie à gags, mais dans un monde où l'on serait pris peu à peu dans les fils qui se tissent entre les personnages. On les découvre, les uns après les autres, avec leurs vies, leurs désirs et leurs failles. Et à la fin, musicalement, on va vers quelque chose qui est le climax du film, dans ce festival de musique autour du concerto no 1 de Schumann. On est, dans ce final, à la limite de l'opéra que j'aime tant.

Ça démarre par de la musique de chambre et ça se termine par un grand orchestre...

Oui, cet espace s'ouvre peu à peu. Et ça me plaît qu'en fait on ne sache pas très bien où l'on va, qu'on soit dans l'attente, au lieu d'annoncer le sujet avec vacarme. Cela permet d'être plus proche de la vie et des émotions, en élargissant jusqu'à ce que les émotions submergent tout. Dans les scènes, finalement, chacune a sa couleur, sa drôlerie, ou son interrogation, mais pendant qu'on goûte cette scène, qu'on la savoure, en même temps inconsciemment on sait que derrière il y a une autre histoire qui avance, l'histoire du film, et qu'en définitive chaque scène n'est qu'un des éléments du puzzle. On regarde la pièce du puzzle tout en sachant qu'on est en train de nous bâtir un ensemble. Et là dans ce film, ce qui m'a plu c'est que, pendant un temps, on ne sait pas vers quoi on va, quelle sera la grande figure du puzzle. C'est un film impressionniste, il est plus musical dans la mise en scène, je trouve. Pas de prise de la Bastille, pas d'attaque du mur de l'Atlantique, mais des choses plus douces, plus prenantes, j'espère.

Vous avez laissé plus de place à l'émotion ?

Le film au tournage est devenu plus drôle et en même temps plus émouvant que ce que j'imaginais au départ. Ce que j'aime beaucoup dans l'histoire c'est que ces « Belles familles » sont au pluriel. Il y a une famille bien sûr, mais surtout une deuxième famille... Et je peux vous dire que dans ma ville natale, on ne parlait que de ces histoires-là. Ceux qui ont vu le film et qui connaissent la ville m'ont dit : « Ah mais là ça ressemble à l'histoire de ... ? ». « Mais oui, c'est ça ! ». Il faut dire que j'ai eu une gaîté à écrire, parce que j'étais chez moi. Tout, je connaissais tout ! Les personnages ressemblent tous à des gens que j'ai connus. Les petites et les grandes aventures, je sais qu'elles sont arrivées à untel, à moi, à d'autres. Il ne s'agissait pas d'inventer à tout prix...

Votre héros est insaisissable. Comment fait-on d'une anguille un personnage aussi romanesque ?

Depuis très longtemps je voulais travailler avec Mathieu Amalric, et quand j'ai commencé à penser au personnage, j'ai su que le moment était venu. Parce qu'il exprime une pensée, rien que par sa présence, une pensée en mouvement. J'ai vite compris qu'au fond il me représentait. Vous dites « l'anguille » et il y a de cela dans le personnage, en tout cas il y a une chose qui est un peu la mienne, c'est que je peux être très pressé, très agité, en même temps je peux être absolument dans l'attente, comme un lièvre dans les hautes herbes qui ne bouge pas tant qu'il n'entend pas les chasseurs s'éloigner. Donc ce mélange de rapidité et de réflexion, de lenteur même, me ressemble. C'est ce que Mathieu exprime, magnifiquement. Mais, bon... ça ne l'a pas trompé. Dès qu'il a lu le scénario, il m'a dit : « Enfin vous parlez de vous ! ».

Est-ce cela qui a contribué à votre sérénité sur le tournage où vous étiez comme un poisson dans l'eau ?

Effectivement, je n'ai jamais été aussi heureux sur un tournage que sur celui-là. Je n'avais pas de crainte, je connaissais tout, j'étais chez moi, avec une équipe extraordinaire et peut-être, le fait que tout le monde savait qu'il y avait dix années que je ne m'étais pas trouvé sur un plateau, tout le monde voulait m'aider à revenir, oui ! A commencer par mes producteurs, qui sont devenus des amis, qui m'avaient déjà aidé en sauvant « Bon Voyage » qui avait failli ne pas se faire, et qui, cette fois encore, sont venus sauver le soldat Rappeneau et le film ! Et puis les acteurs, qui ont formé autour de moi comme une nouvelle famille. Je les adore tous. Marine, Karin, Nicole, Gemma, Claude Perron et Mathieu, et Guillaume, et André Dussollier avec qui je rêvais depuis toujours de travailler, et Jean Marie Winling, qui était déjà dans « Cyrano », et Gilles Lellouche que je trouve extraordinaire dans le rôle de Grégoire Piaggi, le promoteur, le prince de la région. Dans ses moments de panache, il m'a souvent fait penser à Yves Montand. En même temps, il peut être un homme qui souffre et dans cette souffrance il est bouleversant.

Parlons de Marine Vach, que vous avez choisie très vite...

Je ne la connaissais pas, j'avais vu le film de François Ozon et bien sûr, je savais qu'elle était d'une beauté hors du commun. Un jour, elle est venue me voir. Elle s'est assise en face de moi. Elle était très enceinte et, selon la façon dont elle bougeait sur le canapé, elle déplaçait son ventre avec ses deux mains à droite ou à gauche. Elle était là et pour moi, c'était elle immédiatement, Louise, le personnage du film ! Elle est très belle, très vive, mais surtout il y a un mystère en elle, on le voyait d'ailleurs déjà dans le film d'Ozon. Il y a quelque chose d'indéfinissable qui flotte, on ne sait pas quoi. Ce mystère-là fait partie du mystère des grandes actrices et elle l'a déjà.

Elle s'est vite mise à votre tempo légendaire ?

C'est vrai que je suis très regardant sur le tempo, sur le rythme. Un film, c'est comme un ressort qu'on tend et qu'on détend, et il ne faut pas perdre la tension, ne pas laisser le film flotter, comme une voile qui flotte le long du mât quand le vent tombe. Là, tout peut foutre le camp. Pour arriver à ce travail sur le rythme, c'est très long, très compliqué et tout ça, c'est pour aboutir à une grâce. Romain Gary disait : « La grâce, c'est le mouvement ». J'aime que les personnages soient en mouvement, dès que ça ne bouge plus je m'inquiète, mais en même temps il ne faut pas que cela se voie.

Patrick Modiano, avec qui j'ai écrit « Bon Voyage », disait : « C'est ton serti invisible ». C'est un terme de bijoutier, pour certaines pierres, il ne faut pas voir comment elles tiennent. Je veux qu'on ne voie dans la scène que les sentiments qu'elle exprime.

Notre cher Gérard Depardieu avait remarqué, comme tous les acteurs avec moi, que je me balance pendant qu'ils jouent, parce que je bouge dans le rythme des répliques, donc puisqu'il y a des mouvements, autant que le metteur en scène soit aussi en mouvement... Il y a des acteurs que cela gêne beaucoup, mais lui, Gérard, il aimait beaucoup ça. Un jour, sur « Cyrano », il est lancé dans une grande tirade, puis, d'un seul coup il s'arrête. « Qu'est-ce qui se passe ? », je pense qu'il a un malaise, mais il me dit : « Non, c'est toi qui ne bouge plus ! ». Effectivement, il avait oublié un vers, du coup, ça m'avait stoppé net, il l'avait vu immédiatement...

Vous travaillez beaucoup le découpage du film, avant le tournage...

La mise en scène c'est quand même l'art de gérer des personnages dans un espace. Et l'espace, c'est d'abord un lieu, un décor et tant que je n'ai pas trouvé ce lieu, la scène pour moi n'existe pas. Ensuite, une fois que j'ai tous les décors, que j'ai les plans, les maquettes, que je connais les lieux, que je les ai parcourus en long, en large, que je connais la distance entre les murs, la porte et la fenêtre, alors j'attaque ce moment très particulier du découpage. Pour moi, c'est là que le film se fait.

C'est un travail que je fais avec ma scripte. Pendant longtemps ça a été ma sœur Elizabeth, maintenant je le fais avec Chantal Pernecker, une technicienne de cinéma hors pair. On s'enferme dans mon bureau pendant quelques semaines, et on fait le découpage. Ça consiste pour moi à inventer, à imaginer le déplacement dans ces espaces que je connais parfaitement, au centimètre près. Donc, devant Chantal, je joue les scènes. J'entre, je me déplace, je parle. Et elle est la première spectatrice. « Mais comment est-ce que tu peux voir le ... ? Peut être qu'il y a une glace ? ». « Ah oui une glace, attends... ». Et je dessine le plan de la glace. Et, petit à petit, le film se construit, image

après image, avec aussi les déplacements des acteurs.

Je me souviens de ma sœur Elisabeth avec qui je faisais le découpage de « Cyrano » qui était allongée sur le tapis, et qui disait : « J'en ai marre de jouer la mort de Cyrano ! ». J'insistais : « Reste un instant encore, là je regarde si j'ai besoin d'un travelling... ». « Oui, mais j'ai mal aux reins ! ». Ce découpage permet de sentir si les mouvements sont justes, parce qu'au fond on travaille pour les acteurs, ce sont les acteurs qui font le film, qui lui donnent sa chair. Alors pour qu'ils soient bons, pour qu'ils soient à l'aise, il faut qu'ils soient dans un vrai sentiment. Et le mouvement exprime le sentiment, mieux que des mots.

Par exemple, dans le film, Marine Vacth fait entrer, grâce à un chemin, secret Mathieu Amalric dans cette maison qui a été leur maison d'enfance à tous les deux, dans des époques différentes. Tout est abandonné, c'est une désolation. Il se tourne vers elle et écarte les bras, elle écarte les bras elle aussi. Et c'est toute la nostalgie de leurs souvenirs qu'ils expriment ainsi, sans un mot.

Pour la première fois, c'est votre fils, Martin, qui a composé la musique.

La musique, c'est le seul moment où un type comme moi qui est un peu devenu le film vivant, un type qui s'est occupé de tout, même de la taille des bougies ou de la place des petits pains sur une table, va devoir confier les clefs de la maison à un autre artiste : le musicien ! C'est pour moi et pour d'autres un suspense terrible : qu'est-ce qu'il va nous trouver ?

Cette fois j'ai fait appel à Martin, qui est un grand mélodiste. A sa demande, on avait fait venir un piano dans mon bureau. Il venait chaque semaine et me jouait des thèmes. Certains me plaisaient, d'autres moins, il les écartait immédiatement. Il revenait aux premiers, les modifiait, les améliorait devant moi en direct. Pas de bataille d'égo, pas d'amour propre, il y a une telle connivence entre nous depuis toujours... On avançait ensemble, c'est si rare. Et l'enregistrement à Londres fut un grand moment de bonheur... filial !

Le montage, c'est une étape que vous aimez ?

C'est un moment heureux pour moi. Il n'y a plus de risques. Il n'y a plus la course contre la montre. Si on ne finit pas aujourd'hui, on reprendra demain matin. Alors que, sur le tournage, on passe son temps à regarder l'heure ! Même si les résolutions que j'avais prises après l'arrêt du film qui ne s'est pas tourné m'avait fait choisir un sujet plus simple à réaliser, donc moins stressant à faire, une seule chose me préoccupait : que le monde, la mondialisation soient présents à l'image. Mes producteurs l'ont compris. Grâce à eux, Shanghai, Londres, Zanzibar sont dans le film, nous y avons vraiment tourné !

Véronique Lange a d'abord monté seule le découpage prévu. Je l'ai rejointe à la fin du tournage et là, nous nous sommes autorisés à changer l'ordre des choses. Enfin, légèrement... Véronique fut la monteuse de mon ami Claude Miller, et nous nous sommes entendus à merveille. Ce fut un moment harmonieux. Elle a une grande sensibilité, beaucoup de finesse... et un rire dévastateur.

Quand vous voyez le film terminé, qu'est-ce qu'il vous apprend sur vous ?

Il faut que j'y réfléchisse, il est trop tôt ! J'espérais depuis longtemps raconter l'histoire d'un amour qui naît par d'étranges chemins. Mais par pudeur, je ne le faisais pas. Et puis voilà, ça s'est trouvé et je suis content de cela...

FILMOGRAPHIE

Jean-Paul
Rappeneau

Bon Voyage	2003
Le Hussard sur le toit	1995
Cyrano de Bergerac	1990
Tout feu, tout flamme	1982
Le Sauvage	1975
Les Mariés de l'An Deux	1971
La Vie de château	1966



Entretien

Mathieu

AMALRIC

Qu'est-ce qui vous a frappé, à la lecture du scénario ?

La vitesse ! Cet homme, Jérôme Varenne, est tout le temps sur le point de partir. Cette histoire ne devrait même pas avoir lieu en fait. La première fois qu'il rencontre Louise, il va dans une direction, elle lui court après et lui dit : « Non, c'est pas par là, c'est de l'autre côté ». Ça pourrait résumer le film. Jean-Paul Rappeneau arrive merveilleusement bien à filmer des gens qui n'ont pas conscience de ce qui est en train de leur arriver. J'ai l'impression que pour lui la vie est pleine de surprises et que ce moment du choix d'une vie est dû à des pulsions dont on n'a pas conscience. Du coup, comme acteur, il faut ne pas jouer quelqu'un qui serait trop lucide. Les choses arrivent sans que le personnage ne se donne le temps d'en prendre conscience.

C'est ce qui crée de l'ambiguïté ?

De l'ambiguïté et de la mélancolie aussi, que Rappeneau traite avec la politesse du désespoir. C'est très ambigu car tout se complexifie au fur et à mesure que l'histoire avance. Son père aurait été un salaud, ou Jérôme s'est-il construit cette fiction ? Peu à peu cela va devenir beaucoup plus humain et beaucoup plus compliqué. Et Jérôme, je m'en suis rendu compte en apprenant le texte, dit très peu de choses en fait, souvent il répète ce qu'a dit l'autre. Il y a en lui quelque chose d'une anguille. C'est quelqu'un qui évite de s'engager. Il ne dit jamais tout à fait ce qu'il pense.

Mais le sait-il seulement ? Il est une anguille vis à vis de lui-même aussi...

Ah ça oui ! Il n'a volontairement pas fait l'effort de chercher à comprendre ce qui l'a poussé à fuir sa famille... Mais avec Rappeneau, tout ça est traité grâce à l'aventure, grâce à l'action, grâce à l'amusement, grâce aux attirances, ce quelque chose qui vous aime, qui fait que vous ne pouvez pas partir, mais vous ne savez pas pourquoi, ça ne s'explique pas. Il n'aime pas expliquer. Jean-Paul, c'est le hasard qui est un destin mais il ne va pas le traiter d'une manière tragique, au contraire ! Ça passe par le biais de petits riens, de surprises et ça peut passer par un objet, en l'occurrence la coiffeuse de la mère. Donc ce truc chez Jean-Paul qui est irrésistible, c'est qu'on ne contrôle rien.

Mais Jean-Paul, lui, contrôle très précisément la fabrication de son film...

Oui, c'est ce qui est paradoxal chez lui. Tout est précis dans sa tête, c'est un tempo, un rythme, c'est un contrôle très sensible, de musicien. C'est pour ça que les sons ont beaucoup d'importance pour lui. Même dans le scénario c'est écrit comme ça : vroom, bing, bang ! Et je ne sais pas comment il fait quand on voit les films qu'il a réalisés pour attraper ainsi la nature profonde des acteurs qu'il filme, parce que nous, vraiment, on est des marionnettes, au quotidien, dans le travail, on se met complètement dans son tempo à lui.

Vous saviez quand vous l'avez rencontré que ce serait comme ça ?

Je savais pour la musicalité, pour le tempo, pour le rythme parce que j'avais beaucoup regardé de bonus et lu de livres où il raconte comment il travaille. Après, je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi découpé et à ce que par exemple, il n'ait même pas besoin de faire une mise en place de la scène en entier. On tourne par axe, donc on peut tout à fait faire deux répliques qui sont en début de séquence, enchaîner sur trois autres qui sont tout à la fin, et puis un autre jour, il va falloir remplir ce temps entre, se souvenir du trajet qu'on a effectué dans le plan précédent. Mais lui a déjà tout imaginé, tout pensé et c'est la qu'on voit à quel point il retombe sur ses pattes.

Il vous a parlé de l'histoire ?

Très peu. Lorsqu'il m'a donné le scénario il y a plus d'un an, il m'a glissé que c'était quelque chose qui lui était personnel, notamment le fait d'être passé à côté de son père. Et parfois on sent, en les tournant, que certains plans le bouleversent, que ça lui fait mal. Mais ce qui est beau avec Jean-Paul c'est que tout ça, il va en faire un spectacle pour tout le monde.

Comment êtes-vous entré dans la peau de ce personnage ?

Par le scénario. Je lis le scénario, je lis et je relis. Ensuite Jean-Paul a donné à toute l'équipe son découpage

technique où il y a en fait énormément d'indications. Chez Jean-Paul, la psychologie est prise en charge par des détails : une manière de se déplacer, un « vroom » et la manière dont c'est filmé, le moment dans lequel il fait la coupe. Donc après je ne regardais plus que le découpage technique pour être synchrone. Et c'était très beau de voir tous les acteurs découvrir peu à peu ce synchronisme. Nous avons tous été déboussolés parce qu'il y a tout pour créer une chose inconfortable pour l'acteur.

C'est-à-dire ?

Et bien, un acteur qui se prend pour un acteur, qui va vouloir faire une mise en place pour se créer des endroits où il peut inventer à l'intérieur d'une scène, ça ce n'est pas la peine, Jean-Paul a déjà effectué tout ça... En réalité, quand il se fait son film tout seul et qu'il joue tous les personnages et que dans une scène, il y a par exemple mon personnage qui s'interroge, qui aimerait poser une question mais qui n'ose pas, ça ne l'intéresse pas Jean-Paul, ça l'ennuie. Donc il va créer du mouvement, vlang, vlang, faire passer des voitures et un camion et voilà, on passe à autre chose parce que de toutes façons mon personnage n'a pas eu le temps de parler, et encore une fois, il trouve la possibilité de s'échapper.

C'est fatigant à jouer ?

C'est physiquement épuisant à faire, parce qu'on dit peut-être quatre, voire cinq répliques au maximum, et on est coupé ! Jean-Paul coupe au milieu des prises ! J'ai trouvé une formule, je suis désolé mais c'est vraiment ce sentiment-là, nous vivons un « coïtus interruptus » permanent ! Donc nerveusement on est au taquet, ce qui est très, très bon pour l'intensité de chaque plan, c'est pour ça que les acteurs sont à fond dans ses films, on ne peut pas lâcher. Les personnages ne sont jamais en repos... Cela me fait découvrir que le découpage peut servir comme outil souterrain qui prend en charge la psychologie des protagonistes. C'est un vaste champ que je n'ai pas réellement encore pu vraiment explorer lorsque je mets en scène.

Vous étiez inquiet qu'il choisisse comme actrice principale du film une actrice qui ait si peu tourné ?

Au contraire, ça m'inspirait énormément de jouer avec Marine. C'est quelqu'un qui est comme moi, c'est-à-dire qui ne connaît pas la technique, qui n'a jamais appris donc ça rend fragile et je pense que du coup, ça aura un charme qui va attraper les gens dans des zones plus mystérieuses. Marine n'est pas une femme qui est consciente de son charme, c'est assez bouleversant chez elle, comme souvent chez les très belles femmes. Et il y a chez Louise, comme dans tous les personnages féminins des films de Rappeneau, de la sauvagerie. L'héroïne est celle qui provoque. L'homme se cache et la femme le révèle.

Vous aviez croisé Gilles Lellouche sans jamais tourner de scène avec lui ?

On s'était croisés une fois au moment de la promotion d'un film et on s'était dit que ce serait chouette de faire quelque chose ensemble. Et le fait qu'a priori on n'ait rien à voir, ça marche très, très bien. Quand même, ce personnage de Grégoire, il s'en prend plein la gueule et Gilles le fait d'une manière assez bouleversante, je trouve.

C'est bouleversant, les histoires de famille ?

Moi ça me fait toujours penser à des choses tragiques, mais dans le film de Jean-Paul ce sont des espèces d'aiguilles qui viennent piquer heureusement la vie. La vie est belle pour Jean-Paul, mais il y a ces moments parfois qui me font penser à des émotions comme celles qu'on trouve dans les films de Wes Anderson, où l'on croit que tout est léger et puis tout d'un coup, hop, en-dessous c'est assez terrible, mais on s'en rendra à peine compte. Les choses sont en mouvement tout le temps. Il n'y a pas un culte de la nostalgie chez Jean-Paul.

Pas de la nostalgie, mais de la mélancolie...

Ce qui est beau dans les films de Rappeneau c'est cette sensation que c'est léger, et pourtant ce sont des films auxquels on repense souvent. Mais il n'est pas dans la nostalgie c'est vrai. Jean-Paul ne dit jamais : « C'était mieux avant ». Il ne filme pas ça. Il filme des êtres dans leur époque, dans leur temps, dans leur présent, comme des

insectes qui se tapent contre les vitres, tac, tac, tac, et c'est ça qui le touche. Il n'est jamais dans le jugement.

Comment fait-il pour mettre toute l'équipe à son diapason ?

C'est parce qu'il est habité, il est plein de tout ce film qu'il a fait dans sa tête. Il arrive avec tellement d'alluvions ! Très vite on sent tous que Jean-Paul est dans une grammaire qu'on ne connaissait pas. On sent qu'on ne va pas travailler comme d'habitude donc ça c'est passionnant. Et en tant qu'acteur, il faut être juste un rouage du film. Jean-Paul vous dépouille de tous ces trucs d'acteur et d'actrice et en même temps techniquement, il faut être très bon. Techniquement c'est-à-dire la seule chose à laquelle je crois, il faut être très adroit au cinéma, adroit avec ses mains... Ca vient du cirque, de la comédie. Il faut du tempo.

Vous sentez-vous comme un alter ego de Jean-Paul ?

Ca m'amuse de voir Jean-Paul comme le narrateur du « Rouge et le Noir » inventant son Julien idéal, insupportable, raté, l'homme qu'il aurait dû être, tout ce que Jean-Paul n'a pas fait dans sa vie, tout ce qu'il aurait dû faire, et c'est pour ça qu'il réalise des films aussi. C'est toujours très intéressant de voir les vies qui peuvent sembler bourgeoises, rangées et la folie des films. Les cinéastes ont souvent besoin d'une vie très régulière pour créer des choses folles. Jean-Paul ne se sent pas assez romanesque dans la vie. Donc je dirais que ce Jérôme, c'est le fantasme de Jean-Paul.

On n'a pas parlé de l'histoire d'amour...

Pas le temps ! Dans les films de Jean-Paul, on s'échappe dès que l'amour est là. Dans tous ses films, sauf bien sûr dans « Cyrano », c'est comme ça. Pour que l'amour reste cette drogue, cette foi, il ne le montre pas pendant le film. Comme ça les spectateurs peuvent partir avec...



Entretien

Marine

VACTH

Comment décririez-vous Louise, votre personnage ?

C'est une jeune femme qui est vive et espiègle, mais aussi blessée, simple, franche, insaisissable parfois, un peu mystérieuse.

Louise ressemble aux autres héroïnes des films de Jean-Paul Rappeneau ?

Oui parce qu'elles sont toujours en mouvement, un peu pestes, mais attachantes, drôles et touchantes. Louise est comme ça, mais il me semble qu'elle a plus de retenue, plus de mystère, de gravité. Tout en restant joyeuse et légère, bien sûr...

Elle vit avec un homme dont elle n'est pas amoureuse...

Je pense qu'elle se sent redevable de ce garçon, Grégoire, qui les a aidées, elle et sa mère, qui les a hébergées, qui s'est occupé d'elles et qui leur a promis de récupérer cette maison dans laquelle elles ont vécu des années heureuses. Elle est avec lui par reconnaissance mais aussi parce que c'est un homme sympathique, gentil, bon et doux, mais elle partage sa vie sans éprouver un véritable amour. Elle est restée par amour pour sa mère, sinon, elle serait partie depuis longtemps. Jusqu'à ce qu'arrive ce Jérôme qu'elle ne connaît pas mais qu'elle croit détester.

Et pourtant ils sont attirés l'un par l'autre...

Je pense qu'il y a quelque chose d'inévitable entre eux, les choses arrivent parfois ainsi entre un homme et une femme, et on ne sait pas pourquoi. Et il y a ce père qui les lie, qui a fait son bonheur à elle, et son malheur à lui.

Vous sembleriez très heureuse, sur le tournage...

C'est grâce à Jean-Paul. Avec lui, on se sent aimée et protégée aussi. Il fait attention à nous, il veille à ce qu'on soit bien et puis on a envie que lui aussi soit heureux, parce que ça lui tient tellement à cœur, il est tellement comme un enfant... Il y a une espèce d'attente enfantine de sa part, il est vraiment le premier spectateur de son film et il est avec nous, complètement avec ses acteurs. Il est amusant, impatient, c'était très joyeux comme ambiance de travail. Je me suis sentie entourée d'affection et très choyée. Jean-Paul a un enthousiasme juvénile et c'est très communicatif.

Vous souvenez-vous de votre rencontre avec Jean-Paul ?

C'était dans les bureaux de la production, on a bavardé, c'était juste un rendez-vous, mais j'ai tout de suite été touchée par lui, par sa timidité, sa gentillesse. Moi aussi, j'ai du mal à être concise, ou à finir mes phrases, à mettre des mots précis sur ma pensée. Donc je me suis sentie proche de ça, proche de lui, quand j'ai découvert sa façon d'être et de l'exprimer. Une fois sur le plateau, j'ai découvert le contraste entre ses hésitations lorsqu'il parle et l'extrême précision qui est dans sa tête. Ce qui est écrit on le fait et il sait où la caméra se placera et tout est déjà très précis, c'est assez remarquable ! Ce qui est déstabilisant au début, c'est le fait qu'une séquence soit découpée en peut-être treize ou quatorze plans et il parvient pourtant à garder une justesse absolue.

Comment définiriez-vous sa façon de vous diriger ?

C'est quelque chose de précis et de musical. Il a créé une partition et il ne faut pas qu'une note diffère, parce que là ce n'est plus ce qu'il a pensé et ça le perturbe vraiment. Donc il fallait une grande rigueur dans les mots et être en mouvement, presque tout le temps. Il aime qu'on soit en train de se déplacer, de courir. Mais moi ça me plaît, je trouve que ça ponctue, que ça rythme un dialogue, ça emporte une scène.

C'est votre première expérience de film choral ?

Oui et chacun a vraiment une place importante dans le film. Chaque personnage est important et tous se répondent. Pour moi tout le monde est un peu le rôle principal dans ce film. On dépend les uns des autres. Jérôme, que joue Mathieu, est celui qu'on suit et à travers lui, on découvre les autres, mais tous sont significatifs.

« Belles Familles », c'est une comédie ?

C'est un film très drôle, très doux, très poétique. C'est un film émouvant et puis on est rattrapé par la drôlerie. C'est un film de Rappeneau, donc il y a une certaine légèreté qui donne cette profondeur, cette gaieté, cette émotion...



Entretien

Gilles

LELLOUCHE

Qu'avez-vous pensé du scénario de « Belles Familles » la première fois que vous l'avez lu ?

En fait c'est un scénario qui nécessite plusieurs lectures. A la première, il peut sembler raconter une chronique familiale doublée d'un triangle amoureux. Mais c'est bien plus profond, bien plus fin que ça. Ce qui m'a énormément séduit c'est cette finesse d'écriture, ce canevas entre les personnages. C'est la fougue amoureuse de Jean-Paul en fait, qui est la pierre angulaire de son œuvre et de sa carrière, et on la retrouve dans ce film, c'est un mélange des sentiments et de désirs dont ne sait jamais vraiment où ils vont vous emmener. Le personnage central interprété par Mathieu est un espèce de trublion qui court tout le temps, qui ne répond jamais vraiment, qui est devant puis qui revient, qui repart et les personnages sont tous autour de lui et essayent presque de sauver leur peau dans des situations qui vont toujours un peu plus vite qu'eux-mêmes. Moi, ce qui m'a énormément séduit, c'est de renouer avec un cinéma franco-français dans le sens noble du terme. Je trouve qu'on n'a pas beaucoup de scénarios aussi fouillés et aussi subtils que celui de « Belles familles ». Pour parler de mon personnage et de ce qui m'a séduit à l'intérieur de celui-ci, je trouve qu'il y a rarement plus beau au cinéma que d'interpréter des personnages amoureux qui ne sont pas aimés en retour.

Décrivez-nous Grégoire, votre personnage.

C'est quelqu'un de très volubile, il est dans l'instant, ce n'est pas un intellectuel, c'est un instinctif, un sentimental, un vrai amoureux. Je pense qu'il a une quête professionnelle intense, il a beaucoup d'ambition, mais ce qui le détermine, ce qui le définit, c'est son amour pour Louise, c'est ça qui m'a énormément plu. Je trouve que Jean-Paul m'a permis d'aller expérimenter des situations que je n'avais jamais abordées et j'ai pris un plaisir immense à jouer ces scènes-là.

Des choses que vous n'aviez pas abordées, c'est-à-dire l'émotion qui affleure, derrière la volubilité ?

Oui, par exemple il y a cette scène où je viens parler à Mathieu et la conversation voudrait nous faire croire que je parle de la transaction immobilière, que je ne suis pas content parce qu'il a été s'entretenir avec le notaire, alors qu'en fait c'est un prétexte pour décharger ma jalousie, parce que Grégoire, mon personnage, sent que Louise est séduite par cet homme que joue Mathieu. Grégoire devine qu'une intimité se crée entre eux et donc cette scène est un prétexte à une jalousie contenue et c'est comme dans la vie. Souvent on ne dit pas les mots, on prend des chemins de traverse, c'est l'impulsion qui compte. Et dans le cinéma de Jean-Paul et dans ce script il y a énormément de ça. Pour être très honnête, je trouve que le cinéma a tendance aujourd'hui à sacrifier la psychologie des personnages. C'est-à-dire qu'on va droit au but, on a une psychologie qui est un peu proche de la bande dessinée, on vit dans une ère d'immédiateté où il faut comprendre les choses très vite et on ne laisse pas aux spectateurs le temps de la réflexion. Tandis que là, on est dans un cinéma qui est beaucoup plus subtil que ça, beaucoup plus aérien et qui pour moi ressemble à la belle vie.

Grégoire, c'est aussi un homme d'affaires très doué ?

Oui, il représente le self-made-man absolu. Quand on voit Grégoire et quand on voit Jérôme, on a deux éducations totalement différentes. On a une éducation intellectuelle chez Jérôme, quelque chose de discret, de feutré. Il est issu d'une grande famille, avec tout ce que ça implique de traditions. Et Grégoire c'est tout le contraire, c'est un terrien, je pense qu'il a une famille beaucoup plus modeste et une petite revanche à prendre sur la vie. Il est dans un cliché de la réussite, c'est-à-dire qu'il a une belle femme, un 4X4, un grand appartement, il lui manque le labrador et il aurait la panoplie complète. Mais il est totalement sincère. Et jaloux.

Jean-Paul Rappeneau ressemble-t-il à l'homme que vous imaginiez ?

Je me souviens avoir assisté à une avant-première du « Hussard sur le toit », et j'avais remarqué Jean-Paul comme ça, avec sa veste, un foulard, très posé au milieu de la salle, accompagné certainement de sa famille et des gens avec qui il travaillait, et j'ai vu quelqu'un de statufié, pas austère mais presque. Je me disais : « Il représente le cinéma français dans toute sa splendeur » et je le regardais évidemment avec beaucoup de respect, beaucoup de déférence. Mais j'étais à mille lieues d'imaginer l'homme qu'il est finalement ! Il est très, très loin de cette pose dans

laquelle je l'avais mis bien malgré lui... Parce que c'est un type qui a une énergie qui est absolument délirante, qui est d'un enthousiasme rare et surtout qui n'est jamais feint. C'est quand même l'un des rares réalisateurs, on va dire, interactif !

Lorsqu'il est content, tout le monde le sait... Il a une espèce de petite cabane avec le retour de la caméra et quand il est satisfait, ou pendant la prise, on voit la cabane qui bouge toute entière quand on a la chance de ne pas l'entendre parler parce qu'il lui arrive aussi de dire : « C'est génial ! C'est super ! ». Il est extrêmement enthousiaste, extrêmement vivant, extrêmement chaleureux, très taquin et en fait il a une âme très adolescente, Jean-Paul. Et moi qui m'attendais à rencontrer un homme plutôt sérieux et posé, et bien c'est un peu tout le contraire. J'ai eu à faire à un réalisateur qui a une envie de cinéma, un amour du cinéma, des acteurs, de l'équipe que j'ai rarement rencontrés et pour être honnête, il y a des réalisateurs de vingt-cinq ans qui n'ont pas le quart du tiers de son énergie. Il se lève, il marche, il va vous donner des indications, il repart, il cherche : « où est-ce qu'il est mon casque ? ». Il est inquiet, il est habité totalement tous les jours, chaque minute et c'est extrêmement réjouissant de travailler à ses côtés.

Il est aussi extrêmement exigeant ?

Il est évidemment exigeant. En fait, pour l'avoir rencontré deux ou trois fois avant le film, j'ai vu à quel point il était très, très minutieux et très précis sur son script, sur ses dialogues. On a eu quelques séances de travail autour du texte et je me suis très vite aperçu que si j'avais des modifications à lui proposer il fallait que je lui dise bien avant le tournage.

C'est quelqu'un de très jusqu'au-boutiste, comme n'importe quel perfectionniste il a des doutes énormes et on ne peut pas mettre en branle tout un travail préparatoire qui a été fait, en l'interrogeant sur le tournage, il faut s'en inquiéter en amont. Donc je suis venu un jour avec des suggestions de mots à rajouter ou à enlever. Je lui faisais part de mes modifications, il était d'accord de temps en temps, pas d'accord à d'autres moments, mais ce qui était génial c'était de le voir réfléchir parfois un quart d'heure pour un « oui », un « mais » ou un mot ôté. Parce qu'il est très, très, très scrupuleux et soucieux de la musique qu'il a en tête, et cette musique, ce rythme-là qui lui est propre, il faut qu'il le retrouve. C'est aussi un grand angoissé, Jean-Paul. Mais ce n'est pas un angoissé pénible qui vous fait sentir ses peines, ses tracas, ses angoisses, non ! Il est dans l'action et c'est toujours joyeux. Mais voilà, il faut faire très attention à la musique qu'il a en tête, parce que de toutes façons c'est lui le chef d'orchestre et que, jusqu'à preuve du contraire, c'en est un excellent, donc il faut essayer de s'accorder à ce rythme-là.

Son exigence sur le plateau, elle passe par quoi ?

Pas par le nombre de prises en tout cas, je suis étonné du peu de prises qu'on peut faire. Quand il a ce qu'il veut, on peut s'arrêter à trois prises. Pourtant on a des scènes qui ne sont pas toujours faciles. Mais il y a un tel travail de préparation avant, qu'on est tous d'accord sur la musique dans laquelle on va intervenir. On s'est mis d'accord sur un langage et on parle le même sur le plateau. L'exigence de Jean-Paul, elle est sur l'articulation des mots, en tout cas en ce qui me concerne, il faut entendre chaque mot, moi j'ai tendance à avoir un débit assez rapide et à mâchouiller un peu, mais non avec lui il faut que ce soit audible, que ce soit lancé, que ce soit généreux et donc que ce soit ouvert. Il ne veut pas qu'on n'oublie un seul mot, pas un oui, pas un « r ». Il est d'une exigence absolue et d'un autre côté je trouve qu'il est quand même ouvert aux propositions, même si ça peut le troubler, il écoute, que ce soit ses acteurs, son équipe, son chef op, son cadreur, sa scripte ; tout le monde a le droit de participer, c'est une œuvre vraiment collective. On pourrait imaginer qu'avec sa cinématographie, Jean-Paul soit le roi dans son royaume, mais non, il aime le partage et c'est la meilleure idée qui gagne, quitte parfois à faire une entorse à sa musique interne.

Est-ce qu'il vous a raconté en quoi le scénario lui était proche ?

Je crois que c'est son film le plus intime. Je n'ai pas été jusqu'à lui demander si c'était une histoire vécue, parce qu'il est quand même très pudique Jean-Paul, c'est pas quelqu'un qui va se répandre... Il m'a expliqué qu'il avait vécu plus ou moins certaines scènes. Il m'a parlé notamment de celle où je débarque dans la chambre d'hôtel de Mathieu et que je cherche Louise en vidant les mignonnettes du bar. Cette scène fait écho à une anecdote qu'il a vécue avec Gérard Depardieu sur le tournage de « Cyrano » et qui lui a servi d'inspiration.

Vous n'aviez jamais tourné avec Mathieu Amalric.

Non, c'est un acteur que je trouve formidable, atypique et rare : il n'y en a pas deux comme lui dans le monde ! J'aime son idéal de réalisateur, j'aime l'acteur, je le trouve extrêmement exigeant dans ses choix et Dieu sait si à priori on n'est pas de la même famille parce qu'on pourrait m'apparenter à un cinéma dit « populaire » et lui à un cinéma dit « d'auteur », mais le fait que Jean-Paul nous réunisse c'est un exemple fantastique pour le cinéma français, quand un réalisateur décide de casser un peu les chapelles, de ne pas catégoriser les acteurs mais au contraire de mélanger tout ça. On était extrêmement heureux de travailler ensemble Mathieu et moi, et je pense que ça va se ressentir.

C'est la deuxième fois que vous êtes amoureux de Marine Vacth ?

Voilà, c'est la deuxième fois que je l'embête. Dans le film de Cédric Klapisch « Ma part du gâteau » où elle débutait, je jouais un trader assez immonde qui la draguait, lui faisait tout un numéro, n'arrivait pas à ses fins et devenait absolument odieux. Et puis là c'est différent je suis très amoureux d'elle, mais je continue aussi à la faire souffrir un peu, je ne suis pas extrêmement sympathique tout le temps là non plus. Marine est une actrice que je trouve exceptionnelle. Elle est totalement intacte, elle n'a pas de tics, elle n'a pas de méthode, c'est ça qui est génial et j'espère qu'elle va garder ça le plus longtemps possible. Elle a une authenticité rare, une intensité dans le regard et dans le jeu qui est troublante pour une actrice de son âge. Je pense qu'elle va faire une énorme carrière. Je le lui souhaite en tout cas.

Qu'est-ce que le personnage de Grégoire vous aura appris sur vous-même, en tant qu'acteur ?

J'ai souvent dans ma vie été confronté à la jalousie, elle a été un ennemi redoutable, ça a été un boulet que j'ai traîné. J'ai réussi à m'en défaire aujourd'hui. Ce film m'a fait replonger dans ce que pouvait être l'atrocité de la jalousie, l'absolue perdition dans laquelle on se retrouve, le manque de moyens quand soudain on ne trouve plus les mots et qu'il n'y a plus que la méchanceté qui jaillit, quand tout d'un coup on est dépossédé. Il y a dans ce personnage quelque chose qui m'a permis de dire adieu à cet ennemi, c'était comme si je lui serrais la main en disant : « C'est bon maintenant ? On a fait la paix ? Tu vas me laisser tranquille ? ». Voilà.



Entretien

Nicole

GARCIA

Vous n'aviez jamais tourné avec Jean-Paul Rappeneau ?

Non ! Et ce qui m'a donné envie de faire ce film, c'est avant tout Jean-Paul. Je voulais être témoin de sa mise en scène, voir cette énergie qu'il déploie dans les plans, cette direction d'acteurs qui est tellement particulière, c'est-à-dire qui pousse les acteurs dans une énergie tout en l'interrompant. C'est sa manière à lui de garantir une impulsion très forte dans les scènes, la façon qu'il a de nous contrecarrer, de nous couper là où l'on serait parti pour dire plusieurs phrases. C'est cette contrainte qui procure l'énergie qu'on ressent dans ses films quand on les voit et qui n'est pas simple pour l'acteur quand on tourne.

Parce que cela demande une énergie permanente pour dix secondes ?

Cela exige simplement d'être tout le temps aux aguets, d'accepter effectivement cette coupe qui arrive alors qu'on serait parti pour dire trois, quatre répliques d'affilée. Cela implique d'accepter qu'il vous fait tourner selon un découpage qui vous préexiste et que vous rentrerez là-dedans, que vous devrez rentrer dans ces cases-là.

Comment trouve-t-on sa liberté au milieu de ces contraintes ?

Il ne faut surtout pas la rechercher ! On la trouve, mais un peu comme des alvéoles de ruche, on la trouve dans la petite alvéole dans laquelle il vous autorise à bouger et on lui laisse la conduite de tout le reste. Je serai étonnée quand je verrai le film, je crois ! Je ne sais pas trop ce qu'on a fait. Je ne sais pas si le point aveugle est en lui ou dans les acteurs, mais il y a un point aveugle sur le résultat, c'est comme la seconde surprise de l'amour du tournage avec Jean-Paul Rappeneau.

Parlez-nous du personnage de Suzanne.

Elle est difficilement définissable. Je crois que la vie qu'elle a menée l'a rendue assez folle. Elle a eu une histoire d'amour avec son mari, deux enfants sont nés de ce mariage, elle avait quitté Paris et puis il y a eu la rupture. Elle est revenue à Paris avec ses fils, elle a eu ce courage, elle les a élevés seule. Mais tous ces coups l'ont rendue fragile. C'est aussi une grandeoureuse, maintenant elle est amoureuse de ses fils, peut-être plus encore de Jérôme que de Jean-Michel, comme on préfère celui qui s'échappe et qui est loin. Mais elle est très émouvante, je trouve. Et puis elle a gardé un allant, un appétit, un étonnement, une curiosité qui font partie de l'enfance.

Elle est drôle aussi ?

Elle est drôle sans le savoir ! Elle est drôle dans ses surprises, dans sa naïveté, dans une sorte de candeur plus tellement adaptée à son âge. Elle est drôle dans ses excès, oui dans ses obsessions, aussi... Elle veut récupérer un meuble dans la maison de famille, sa petite coiffeuse, qui n'est pas si mal que ça d'ailleurs. On ne sait pas pourquoi elle est tellement attachée à ce dernier objet, mais ça fait partie de sa folie.

Elle a un rapport très autoritaire avec son fils Jean-Mi ?

De ses deux fils c'est celui qui est resté, c'est celui qui s'occupe d'elle sur tous les plans, financièrement aussi, celui qui la soutient. Alors elle a comme tout le monde une sorte d'ingratitude envers celui qui est pourtant le plus généreux avec elle et elle a aussi quelque chose qu'elle rêve avec celui qui est parti et qui donne très peu de nouvelles. Voilà c'est cette injustice-là, cette ingratitude-là qui sont à l'œuvre. Il scanne très bien la famille, Jean-Paul, dans tout ce qu'il y a de plus sourcier, des plus grandes amours et en même temps des plus grandes trahisons, comme un lit de névroses qu'on voit se développer chez chaque membre de cette famille ; on sent que c'est une chose que Jean-Paul connaît, qu'il aime raconter et qu'il raconte très bien. Dans le film, il y a beaucoup d'esprit mais il y a une part de romanesque et une part presque tragique dans l'histoire d'amour qui est le pivot du film.

Quand vous êtes arrivée sur le plateau, vous avez dit : « C'est vraiment la province ! »

Oui parce qu'en arrivant de Paris il y avait tout d'un coup cette odeur, cette épaisseur particulière de l'air, cette fausse tranquillité d'un après-midi en province qui n'a rien à voir avec ce qu'on peut connaître dans une capitale. Et puis le décor était très bien choisi, on était dans une province française et c'est ça qui fera certainement l'intérêt

et la jubilation dans la géographie du film qui passe par Shanghai, Paris, cette province et Londres. La province fait vraiment entendre sa voix, sa spécificité de quelque chose qui peut pousser tranquillement à l'abri.

Qu'est-ce que la réalisatrice que vous êtes gardera de la manière dont Jean-Paul Rappeneau met en scène ?

Je pense qu'on est souvent très bercé par les metteurs en scène quand on est actrice et metteur en scène. On est traversé par la vie qu'on passe sur un plateau avec des metteurs en scène et surtout avec quelqu'un comme Jean-Paul. Mais ce sont des influences dont on n'a pas conscience. En revanche, ce qui m'ahurit chez Jean-Paul, c'est la façon qu'il a de drainer une équipe entière qui est tellement à son service dans le meilleur sens du terme, au service du film, autant les acteurs que les techniciens, c'est très émouvant à regarder et même en tant qu'acteur, même si on n'est pas du tout dans ces habitudes de direction-là, être dirigé de cette manière-là, on se coule là-dedans parce que c'est lui ! Parce que c'est lui, parce que c'est moi, et parce que c'est nous...

Vous pensez que c'est son enthousiasme qui créé ça ?

Son enthousiasme ne ferait pas tout. C'est aussi parce que dans ces contraintes, on découvre la justesse de sa mise en scène. On tombe sur une justesse telle... Et puis il y a son oreille qui est incroyable et même si elle vous empêche de dire un tout petit mot différent de celui qui était prévu, et que ça paraît quelquefois un peu excessif, on sent que quand on dit les choses justes, il le sait et quand ce n'est pas complètement juste, il l'entend, il a l'oreille absolue quant au jeu des acteurs. Il ne se méprend pas. Et c'est là d'ailleurs qu'il se laisse étonner. S'il était là il dirait : « Mais je me laisse tout le temps étonner Nicole ! ». Par moment c'est vrai qu'il n'attend rien de particulier et soudain arrive une chose qui est plus juste que l'inflexion qu'il avait prévue, et bien il est ravi, il l'accueille vraiment. Il n'y a pas de sclérose, c'est ça qui est très étonnant chez lui. Il a énormément découpé, il attend quelque chose, des inflexions précises, mais il est prêt toujours à se laisser déborder par autre chose avec cette ambivalence-là, ce paradoxe-là, qui expliquent et qui disent beaucoup de choses de son talent.

Comment résumeriez-vous « Belles Familles » ?

C'est une histoire très particulière qui part d'une histoire de maison et on dévide un fil, on découvre une histoire de famille et puis une histoire d'amour. Il n'y avait que lui pour raconter une histoire comme ça ! A la fois un thème assez classique, dans une province, dans une maison et quelque chose qui brouille ce classicisme, dans la circulation des désirs et où chacun se contredit. A un moment donné c'est identique à un projecteur avec des moucherons dessus. On est là devant une ampoule l'été, comme autant de moucherons et de moustiques qui se brûlent à ces désirs multiples qu'on croise dans le film : des désirs d'enfants, de maison, d'amour, voilà, tous ces désirs...





Entretien

Karin

VIARD

A la lecture de « Belles familles », qu'avez-vous pensé de cette histoire ?

J'ai trouvé qu'il y avait, comme dans tous ses films, un espèce de souffle romanesque que j'aime infiniment ; une modernité importante dans une forme de cinéma assez classique et j'aime beaucoup son écriture. Il écrit extrêmement bien, c'est très précis. J'y ai trouvé ce qui fait la spécificité du cinéma français c'est-à-dire l'étude de caractères mais avec classe, avec élégance, avec des choses fortes, avec beaucoup de sentiments, on est proche des protagonistes. C'est l'histoire des gens qui nous intéresse et en même temps il y a une mise en scène, il y a une façon, une sorte de débordement de décors, de personnages, c'est presque un film d'aventure dans une maison avec des personnages qui se télescopent tous les uns avec les autres. Donc ça se lisait comme un roman, c'était magnifique !

Quelles contraintes ressentez-vous dans sa direction d'acteurs ?

La chose un peu étonnante pour moi c'est qu'il sur-découpe, il tourne presque son montage. Alors évidemment après je suppose que les choses changent un petit peu mais globalement il a son montage dans la tête donc on tourne le film monté, ça c'est très différent ; moi j'ai l'habitude de tourner avec des metteurs en scène qui font plus des plans séquences dans un sens, puis dans un autre et puis après le film se construit au montage, là c'est un peu l'inverse. Donc c'est un autre exercice qui n'est pas évident, c'est-à-dire qu'il faut être au plus juste sur vingt secondes. On est vraiment dans du savoir-faire et dans un lâcher prise que je trouve assez agréable. C'est un travail que je ne connaissais pas et que j'aime bien parce que je ne le connaissais pas justement. Et ensuite il y a l'enthousiasme, la gentillesse, la vision cinématographique de Jean-Paul Rappeneau que j'adore. Vraiment j'adore cet homme !

Vous n'avez pas eu du mal avec son obsession de la virgule, du mot exact à l'endroit précis ?

Moi j'aime ça, je veux dire, je n'aime pas tellement qu'on trouve le rôle en s'appropriant les dialogues, je trouve ça bidon en fait. Je préfère m'approprier le rôle en rentrant absolument dans le texte, dans ce qu'il a de plus précis. Parfois je peux trouver dommage qu'on dise ça plutôt que ça et je peux en parler avec le metteur en scène, mais globalement mon travail part du texte, donc ça ne me pose aucun problème.

Vous pouvez me parler du personnage de Florence ?

Alors Florence, elle arrive au bout d'un petit moment, c'est quelqu'un dont on parle et ça j'adore, qu'on parle d'un personnage pendant un long moment et puis finalement on la voit arriver, j'adore ça. Elle suscite un certain mystère parce que c'est une femme à qui l'on prête des sentiments qu'elle n'a pas. Florence, c'est celle qui est montrée du doigt, c'est la vénale, celle qu'on pense méchante, intéressée et finalement c'est une grande amoureuse. Elle a été follement amoureuse d'un homme plus âgé qu'elle et qui est mort brutalement, sans avoir eu le temps d'organiser les choses. Donc elle est bannie, elle est répudiée, c'est vraiment la vie de province. En plus c'était une infirmière qui travaillait avec le grand médecin, elle a réussi à le séduire, donc on pense qu'elle est manipulatrice alors que c'est tout l'inverse. C'est quelqu'un qui a l'élégance de garder ce secret-là pour elle. Je veux dire, elle ne crie pas à l'injustice, elle a une certaine dignité. Finalement ça lui donnera raison parce qu'à la fin on se rendra compte qu'elle n'est pas la personne qu'on pensait qu'elle était. C'est vraiment celle qui souffre de la vie de province et des cancanes. C'est celle qui est montrée du doigt. Donc je l'aime beaucoup, je n'avais jamais joué ça et j'aime bien !

Et Marine Vauth joue votre fille...

Je l'avais croisée dans son premier film « Ma part du gâteau » de Cédric Klapisch, elle avait un tout petit rôle, moi je la trouvais très, très belle mais je ne la connaissais pas vraiment. Je l'ai découverte actrice dans « Jeune et jolie » où j'ai trouvé qu'elle avait une singularité, une beauté assez mystérieuse et j'ai beaucoup apprécié son travail dans ce film. Pour « Belles Familles » je me disais : « Elle devra sortir de cette indifférence parce qu'elle incarne une fille passionnée ». Puis je l'ai vue jouer et je me suis dit : « ah c'est vraiment une actrice ! ». Je trouve qu'elle a une photogénie, une beauté assez époustouflante. Je suis très fière d'être sa mère, ça rejaillit un peu sur moi !

Comment vous avez préparé le rôle ?

Je n'ai pas beaucoup parlé avec Jean-Paul, en fait les quelques fois où je lui ai parlé, on était d'accord. C'est un rôle qui m'a assez fait rêver. Il n'est pas très difficile, mais j'aimais le mystère du personnage, sa forme de dignité. On aurait pu sans doute le jouer autrement, mais moi c'était ça qui m'intéressait et Jean-Paul était d'accord sur la tonalité à donner. Après c'est l'épreuve du tournage, je dirais, c'est-à-dire on propose, il affine un peu, mais il a l'air content...

C'est un personnage romanesque ?

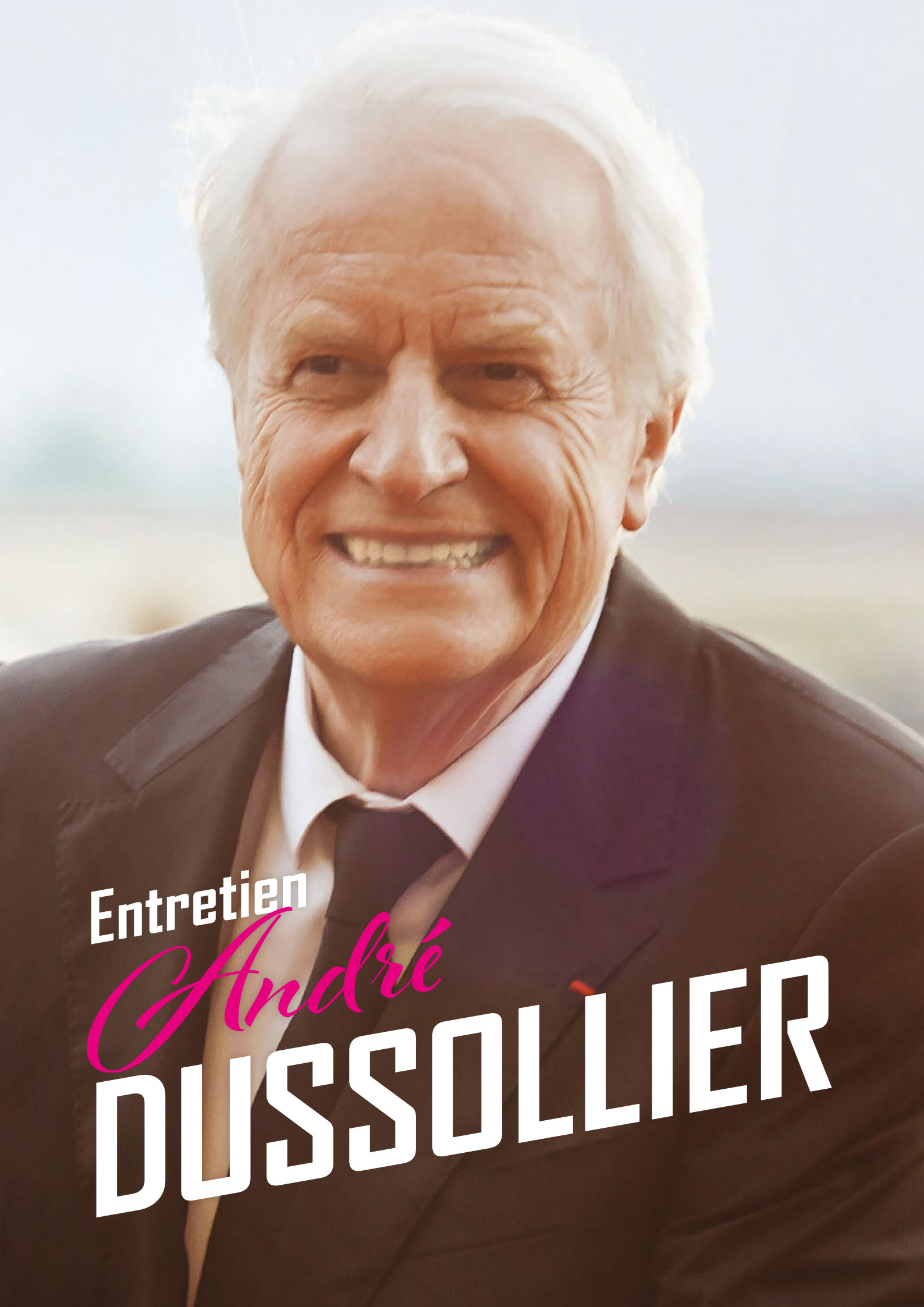
Oui tout à fait, même si c'est vraiment un second rôle, mais je trouve qu'elle n'est pas dans une fonction, elle ne sert pas à remplir une case. Il y a un souffle dans ce personnage, c'est une grande amoureuse qui garde ça pour elle, qui porte le deuil de cet homme, qui doit défendre la mémoire d'un homme qui est sali.

Est-ce que sur le plateau vous avez été surprise par la manière d'être de Jean-Paul ?

Il est très direct, très franc, et moi comme je suis pareille, c'est un fonctionnement qui me plaît bien. Jean-Paul Rappeneau est entier, il est droit, il n'y a rien sous le tapis et j'adore ça. Donc je ne le prends pas mal, loin de là, quand il est un peu direct, ça me fait rire en fait. Et puis il y a son âge qui joue aussi. C'est-à-dire que moi j'ai été élevée par des grands-parents, je connais les gens qui ont un certain âge et je les aime infiniment car ils ne s'embarrassent plus d'un certain nombre de choses, ils sont dans l'instant présent parce qu'ils n'ont plus trop le temps, et ça me touche et j'aime ça. J'aime la vitalité de Jean-Paul parce qu'elle est liée à ce qu'il est et elle est aussi liée au fait qu'il a cet âge-là.

Il est venu l'autre jour et il m'a dit : « Oh ça m'énerve, je m'énerve après tout le monde alors que je ne voulais m'énerver après personne ! ». Et je lui ai dit : « Mais moi c'est pas un problème je vous adore. Vous pouvez dire ce que vous voulez, je vous adore ! ». Et c'est vrai.





Entretien

André

DUSSOLLIER

Comment décririez-vous votre personnage ?

J'incarne vraiment un tout petit bout de la lorgnette parce que je suis le Maire. Evidemment le Maire est très au courant de toutes les affaires et il se dispute la maison avec les héritiers, la famille et puis l'agent immobilier qui est joué par Gilles Lellouche. Il y a une sorte de lutte comme ça, qu'on peut deviner à peine, ça se passe en province où tout le monde se connaît et où ça se double des rapports personnels qu'il y a entre eux, des choses qu'on ne peut pas dire... C'est un jeu de cache-cache et un jeu de masques aussi. Donc, puisqu'on est chez Jean-Paul Rappeneau, c'est un prétexte à la comédie, parce que c'est assez drôle de voir la situation monter comme ça. Et au moment où toute la ville est réunie le soir de l'ouverture d'un festival local, au milieu d'un concert extraordinaire, où l'on écoute avec extase un pianiste magnifique, tout d'un coup on a l'impression qu'au milieu de ce moment idyllique, il y a une pièce de Feydeau qui se joue avec des portes qui claquent, même si on est en plein air, et ça c'est vraiment assez drôle. J'ai assisté à tout ça, donc cela me faisait rire en tant que personnage mais aussi en tant que comédien qui tournait pour la première fois avec Jean-Paul Rappeneau.

C'est comment, à regarder, de l'intérieur, un film de Rappeneau ?

C'est amusant de le voir régler ce film comme un chef d'orchestre ayant préparé les choses avec un soin infini, une grande méticulosité, une grande précision. Il est le chef de cet orchestre, il connaît toutes les répliques au mot et surtout au son près. Donc c'est agréable parce qu'on est avec quelqu'un qui sait parfaitement sa partition. A ce degré-là de maîtrise, c'est assez rare parce que chaque plan est vraiment toujours plein, riche de tout ce travail qu'il a fait en amont et dont nous, les acteurs, on hérite au moment de l'interpréter. Après c'est à nous qu'il revient de coller à son rêve, d'incarner les personnages auxquels il a rêvé et qu'il a soigneusement tricotés et construits au mot près.

Il y a un désir de tension permanente au niveau mouvement ?

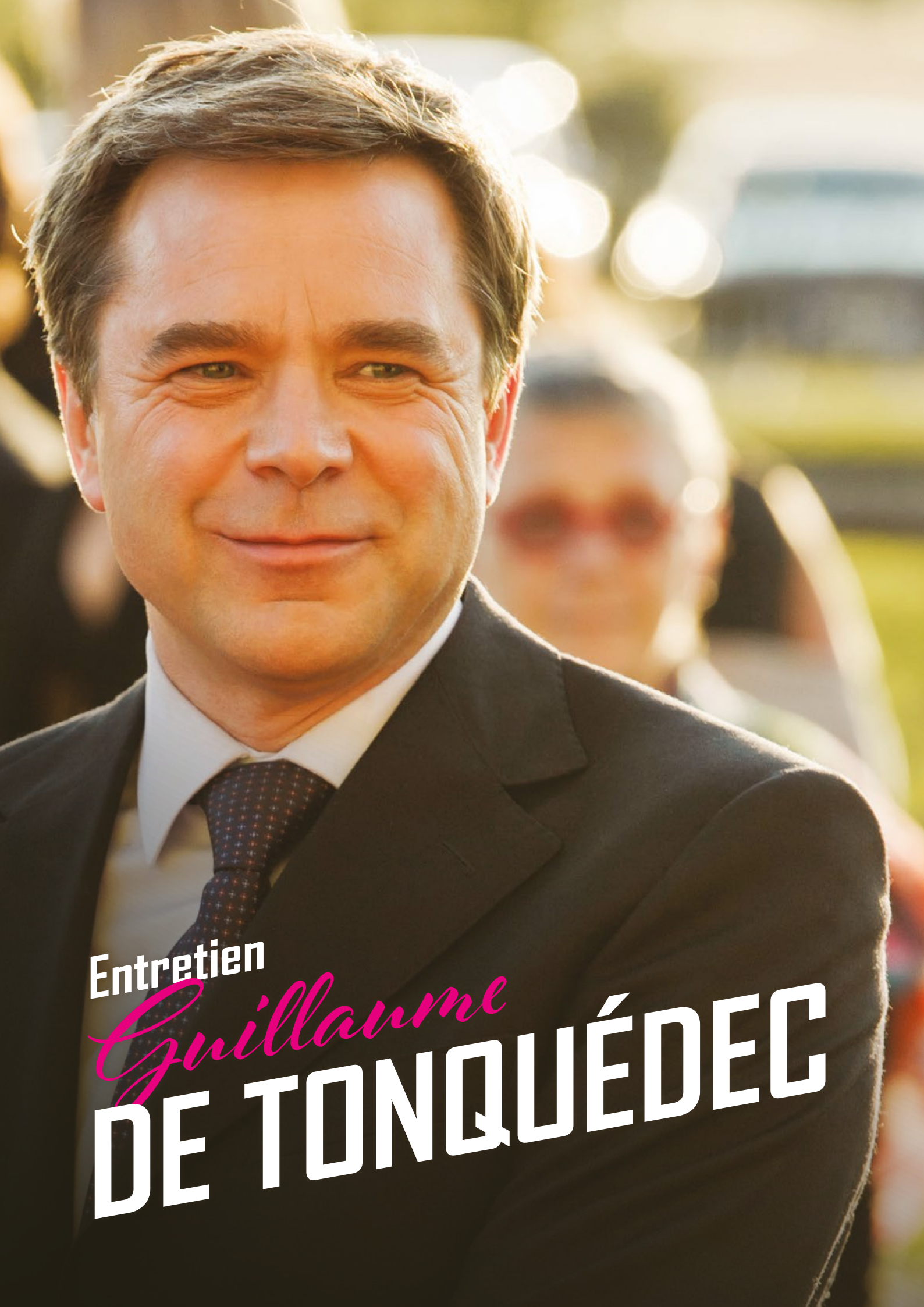
Il y a une densité psychologique parce que c'est un sujet qui le touche de près. Et en même temps il y a toujours cette envie chez lui, de regarder ça avec un air un peu amusé, donc ça donne prétexte à voir les choses de près, en gros plan, et puis aussi à voir les choses de haut, comme dans une configuration de scène comique. Chacun hérite donc d'une feuille de route bien précise, chacun est chargé de plein de choses. Même si jouant le Maire j'accueille par exemple Mme Varenne que joue Nicole Garcia, bien évidemment par un simple bonjour, il y a toute leur histoire passée qui est très personnelle... Chaque personnage qui intervient dans cette histoire ne le fait pas de façon impersonnelle, ni anodine. Au moment du tournage évidemment chacun a appris sa partition, mais on est en face de quelqu'un, Jean-Paul, qui la connaît à la seconde près, qui sait précisément tous les sentiments qu'on doit éprouver et tous les sentiments qu'on a à faire passer. Donc c'est très agréable parce qu'il y a un point de rencontre qu'on essaye de satisfaire, et il y a le plaisir qu'on prend à jouer parce que c'est exactement ce dont on avait rêvé en lisant le scénario. On joue et tout prend vie. Moi j'ai toujours l'impression de vivre vraiment les choses avec beaucoup de vérité. « Jouer » c'est s'investir dans quelque chose et vivre quelque chose en vérité. Et Jean-Paul encourage cela.

Il vous a dit si vous incarniez quelqu'un de proche de lui ?

C'est Mathieu surtout qui joue je pense, un personnage qui se rapproche de ce qu'est Jean-Paul. C'est comme ça que je l'ai lu et que je l'ai deviné, dans l'histoire qui est racontée. Moi, je joue un Maire que sans doute Jean-Paul a connu, ou un représentant de la fonction officielle, dans cet endroit où se passent toutes ces choses familiales, mais qui concernent toute la cité parce que cette famille très en vue est l'enjeu d'héritages, de disputes. Donc tout le monde se querelle : les héritiers, les enfants à l'intérieur de la famille, mais aussi le Maire qui veut faire quelque chose de cette maison et de son parc ; et aussi l'agent immobilier qui veut faire autre chose pour d'autres raisons. Moi, qui suis provincial, je retrouve la vie de province avec tout son écheveau, son entremêlement de fils qui tiennent tous les protagonistes et toujours dans un petit périmètre où chacun se connaît. Donc du coup c'est assez amusant et assez explosif. Il y a les scènes intimes et puis il y a les scènes où tous interviennent. Voilà, c'est un immense orchestre, au sein duquel chacun a une partition bien précise.

Pour vous qu'est-ce qui fait la particularité de ce tournage ?

Pour la première fois, je touche du doigt ce que je retrouve à travers les films que j'ai vus de lui, c'est-à-dire cette infinie précision, cette richesse qu'il apporte à chaque plan, à chaque scène, à chaque intervention des personnages. Tout est vraiment travaillé avec soin et avec amour. Il n'y a rien qui est laissé au hasard, c'est ça qui me frappe et ce que je découvre sur le plateau, cette immense exigence, qui ne m'étonne pas ayant vu ses films, mais qui m'impressionne beaucoup.



Entretien

Guillaume

DE TONQUÉDEC

Quel a été votre sentiment à la lecture du scénario ?

D'abord, je me souviens de ma rencontre avec Jean-Paul. Il m'avait donné rendez-vous dans un café qui s'appelle « Le Cyrano », on ne se refait pas... Il était comme une jeune fille effarouchée. C'est-à-dire qu'il avait l'air d'avoir encore plus le trac que moi. « Mais j'espère tellement que ça va vous plaire ! ». Moi j'ai dit oui tout de suite. Parce que c'était lui, parce que je connais tous ses films, et parce que c'est un cinéaste que j'adore. En plus le scénario m'a conforté parce que dans son cinéma, les personnages sont toujours en situation. Le coup de génie de son écriture c'est que les protagonistes se révèlent grâce aux situations. On est tout de suite dans le vif du sujet : une famille qui s'engueule. Ce qui me frappe dans l'ensemble de son œuvre, en le voyant travailler et en regardant son écriture, c'est l'état de stupéfaction des personnages. Ils apprennent tout le temps des trucs et dans la façon dont lui dirige, il y a quelque chose de totalement plein d'énergie, de générosité et de force.

Il vous a parlé de sa vision des personnages ?

Après avoir lu, j'avais demandé à le rencontrer pour parler du rôle et de l'histoire, pour voir dans quoi j'allais m'inscrire. Et puis tout d'un coup c'est devenu assez émouvant, parce qu'il s'est mis à me parler de sa famille à lui, de ses rapports avec son propre père, de ses rapports avec son frère, et de la difficulté des rapports avec son propre père. Et quand c'est Jean-Paul Rappeneau qui vous raconte un peu des choses plus personnelles, c'est tout de suite chargé en émotions.

Parlez-nous de Jean-Mi.

Et bien c'est le plus beau rôle du film ! Tous les acteurs pensent que leur rôle est le plus beau, évidemment. Ce qui m'a intéressé c'est que ce rôle fait partie de ces personnages qui trimballent un secret avec eux. Donc je le trouve d'abord très touchant. Il a pris peut-être la place de son père au moment de la mort de ce dernier puisque son frère a fui, il est parti. Et il a endossé un peu tous les rôles, le fils, mais aussi peut-être le père, peut-être un peu l'amant, à un moment dans une scène il dit à sa mère : « Tu veux que je te fasse couler un bain ? ». Je trouve que c'est une réplique absolument géniale, de dire ça à sa maman, dans une chambre d'hôtel... Il est marié de son côté, mais on sent que le couple subit certainement depuis la mort du père l'influence de cette maman, et qu'il ne peut rien refuser à sa mère. Vraisemblablement ils n'ont pas d'enfants, c'est peut-être pas pour rien... Donc c'est un personnage très intéressant.

Et en même temps il est tout le temps drôle ?

Oui et ça, pour être très honnête, je ne me rendais pas compte que ce serait aussi drôle. Je voyais plus un côté dramatique dans le film. En fait c'est très amusant. D'ailleurs c'est le propre des très, très bonnes comédies, c'est qu'elles sont basées sur un drame pour les personnages qui les vivent. Mais évidemment c'est drôle à regarder parce qu'on se dit : « Mon Dieu qu'est-ce que j'aimerais pas être à leur place... ».

Qu'est-ce qui vous surprend le plus dans la façon dont Rappeneau dirige les comédiens ?

C'est d'une précision extrême et d'une certaine forme d'intransigeance absolue dans sa manière de travailler notamment sur son texte, et comme c'est un bon auteur, c'est lui qui a raison ! Il y a tout le temps une tension dans l'écriture. S'il y a un « ah », s'il y a un « ben », c'est qu'ils sont choisis et ce n'est pas aux acteurs d'essayer d'apporter une cuisine qui serait médiocre. Au contraire, une fois qu'on a intégré le mode d'emploi de Jean-Paul, une fois qu'on se sert de son écriture, qu'on la porte totalement, il n'y a plus de problème. Mais c'est vrai, c'est difficile pour un acteur de rentrer dedans d'autant qu'il est capable, et ça je n'avais jamais vu faire, je suis désolé Jean-Paul, d'arrêter la prise en plein milieu si on ne dit pas les mots dans l'ordre. C'est extrêmement troublant pour un acteur qui est en train de jouer, il a l'impression tout à coup de se retrouver tout nu. Et c'est pour ça que je parle d'intransigeance, mais une fois qu'on comprend, c'est tout-à-fait légitime. Et puis il a raison d'arrêter une prise que, de toutes façons, il ne montera pas.

Il fait aussi des plans assez courts ?

Il arrive au cinéma qu'on tourne une scène dans tous les sens selon les décors, mais chez Jean-Paul quand on

tourne une scène, on est capable de la tourner aussi dans tous les sens dans un même décor, c'est-à-dire de commencer par la fin, au milieu, et puis de venir au début et puis de refaire un plan le lendemain ou trois jours plus tard parce qu'il y a un problème de lumière. Donc on est en état de dislocation encore plus que d'habitude. Je comprends mieux son cinéma en ayant travaillé avec lui. Ses plans sont toujours pleins. Et il a cette capacité à contrôler absolument tout dans un plan ; par exemple durant le concert, il contrôlait aussi bien le chapeau de la dame au fond à gauche, que le monsieur qui s'est levé un peu trop tôt là-bas à droite, qui sont soit disant des figurants mais qui deviennent chacun un personnage.

Est-ce que vous avez beaucoup travaillé avec votre frère de cinéma, Mathieu Amalric ?

On devait faire des lectures et puis finalement ça ne s'est pas fait et je crois que surtout Jean-Paul n'y tenait pas plus que ça. On s'est rencontrés tout de suite dans le chaudron et du coup le travail s'est fait sur le plateau. Et c'est vrai qu'on s'est très bien entendu dans le jeu et dans la chamaillerie. Le truc qui est sorti, c'est ça, dans quasiment toutes les scènes, on se fout sur la gueule. On s'attrape même par les mots. Le sentiment de la fratrie, c'est tout le temps un rapport de haine/amour permanent c'est-à-dire amour et haine mélangés, respect et émotion pour l'autre, même si on peut aussi dire des trucs affreux sur lui et les penser vraiment. C'est un rapport très intéressant.

Et Nicole Garcia, vous l'aviez déjà rencontrée sur un plateau ?

Jamais, mais quelle chance franchement, d'avoir des scènes pareilles à jouer avec elle. L'écriture, encore une fois, est tellement bien ! Ils ont un rapport d'exaspération, ils s'adorent, mais c'est comme tous les gens qui vivent un peu en vase clos et qui sont nécessaires l'un à l'autre, qui sont une sorte de béquille réciproque, il y a une forme d'agacement. Je ne sais plus qui disait : « La reconnaissance est le pire des fardeaux ». C'est-à-dire que la mère, forcément, est reconnaissante envers son fils qui fait tout depuis la mort du père, et en même temps, c'est difficile. Et quelle actrice superbe, Nicole, dans le rapport enfantin qu'elle entretient avec ses fils, il y a des couleurs qui sont données, très passionnantes. On s'est beaucoup, beaucoup amusés...

Dans votre personnage, la stupéfaction passe souvent par la toux...

Oui, c'est la traduction de son émotion, il est trahi par son corps, c'est génial ! J'avais marqué sur le scénario « énorme », c'est merveilleux dans l'écriture, de trouver des choses pareilles. Pour un acteur, quel plaisir !



FICHE ARTISTIQUE

Jérôme Varenne.....	Mathieu Amalric
Louise.....	Marine Vacth
Grégoire Piaggi.....	Gilles Lellouche
Suzanne Varenne.....	Nicole Garcia
Florence.....	Karin Viard
Jean-Michel Varenne.....	Guillaume de Tonquédec
Pierre Cotteret.....	André Dussollier
Chen-Lin.....	Gemma Chan
Fabienne.....	Claude Perron
Vouriot, le notaire.....	Jean-Marie Winling
Maître Ribain.....	Yves Jacques

FICHE TECHNIQUE

Réalisation **Jean-Paul Rappeneau**
Scénario..... **Jean-Paul Rappeneau**
..... **en collaboration avec**
..... **Philippe Le Guay**
..... **et Julien Rappeneau**
Sur une idée originale de..... **Jean-Paul Rappeneau**
..... **et Jacques Fieschi**

Image **Thierry Arbogast (A.F.C.)**
Décors **Arnaud de Moleron**
Musique **Martin Rappeneau**
Directeur de production..... **Bernard Bolzinger**
Cadreur **Berto (A.F.C.F.)**
Son **Miguel Rejas**
..... **Jean Goudier**
..... **Jean-Paul Hurier**
Montage..... **Véronique Lange**
Scripte **Chantal Pernecker**
Assistants réalisation..... **Joseph Rapp et Dylan Talleux**
Costumes **Camille Janbon**
Directrice de casting **Antoinette Boulat**
Régisseur général..... **Claire Langmann**
Effets visuels..... **Alain Carsoux**
Directeur de post-production..... **Luc Augereau**

Producteurs..... **Michèle et Laurent Pétin**

Production **ARP**
Co-production **TF1 Films Production**
Avec la participation de..... **Canal +, OCS, TF1 et HD1**
avec le soutien de la..... **Région Ile-de-France**
avec la participation du..... **Centre National du Cinéma et de l'Image Animée**

Ventes internationales..... **TF1 International**

Format..... **Scope**
Son..... **5.1**

**Dossier de presse
et photos téléchargeables sur**

www.pathefilms.ch



© 2014 ARP – TF1 Films Production